

## PRÉSENTATIONS D'OUVRAGE

Séance du 15 novembre 2016

**Vincent Jean-Didier. *Biologie du couple*. Paris : Robert Laffont, 2015**

*La Biologie du Couple* écrite par Jean-Didier Vincent, membre de notre compagnie et de l'Académie des Sciences est parue chez Robert Laffont en 2015. C'est une somme impressionnante et une réflexion critique sur le couple et la sexualité au travers de l'histoire de l'évolution.

L'auteur fait appel à un biologiste et savant qui initie sa réflexion sur le couple en admirant, à la National Gallery de Londres, le tableau de Jan Van Eyck « *Les Époux Arnolfini* ». L'image de ce couple n'est elle pas trop belle ? Le savant sait que les voies nerveuses du désir mêlent l'amour sublime avec le sexe et ses turpitudes. En puisant dans les caractéristiques biologiques et comportementales de la sexualité, et ce des invertébrés à l'homme, il tente de déchiffrer les forces et les faiblesses à l'œuvre dans le couple.

Dans sa promenade le long du carnaval des animaux, le savant fait appel à des auteurs magistraux comme Charles Darwin évidemment mais aussi Lazzaro Spallanzani découvreur du mécanisme de la fécondation et qui donne une description majestueuse de l'ardeur opiniâtre du crapaud mâle lors de l'accouplement. Il se réfère aussi à Rémy de Gourmont philosophe, maître dans l'art de la métaphore et du parallélisme homme-animal dans sa « *Physique de l'Amour* » ou encore à Jean-Henri Fabre, naturaliste et père fondateur de l'éthologie. Ses descriptions des insectes telle celle d'un bousier, le scarabée sacré, sont truffées d'anthropomorphismes.

La fonction du couple et de sa sexualité repose sur un enjeu simple, il s'agit pour le mâle de transmettre ses gènes à tout prix, alors que la femelle souhaite choisir l' élu qui donnera le plus de chances à leur descendance. Ainsi survient un échange d'ADN entre deux individus. La sélection naturelle ne suffit pas pour expliquer le processus évolutif, elle se double d'une sélection sexuelle. Là, le facteur de sélection n'est plus externe (prédateurs, environnement) c'est l'autre sexe de la même espèce.

Dans 95 % des cas les espèces se reproduisent de façon sexuée et la formation de couples s'ils sont durables, sont susceptibles d'établir la monogamie. Celle-ci peut être considérée comme un « armistice » dans ce que Thierry Lodé a appelé « la guerre des sexes ». Cette guerre est double entre mâles et femelles d'abord et ensuite entre mâles. Le savant va distinguer trois modalités de monogamie.

1 — **La monogamie sociale**, en premier. Elle se caractérise par le partage des soins aux petits. C'est le cas chez le cloporte de Réaumur où les partenaires restent ensemble jusqu'à la mort d'un des conjoints. Le mâle défend le nid et le territoire. Certains oiseaux, tel le pétrel cul-blanc ou l'oiseau-jardinier forgent un lien dont la solidité tient autant à la fidélité au nid qu'à la fidélité du couple. Ceci se retrouve chez le castor constructeur d'habitats sophistiqués. Chez les mammifères, la monogamie sociale stricte existe chez le loup avec un couple dominant dans la meute où sévit une implacable hiérarchie.

Un autre facteur de cette monogamie sociale pour l'homme est l'**altricialité secondaire** due au fait que la maturité cérébrale n'est pas terminée à la naissance. Le rôle des parents, en particulier du père, est indispensable dans le développement des fonctions cognitives comme le langage. De plus, chez l'homme préhistorique, le père demeure dans l'espace familial pour apporter la nourriture à la mère allaitante et protéger les petits contre l'infanticide mâle très présent chez les grands primates.

2 — **La monogamie sexuelle**, ensuite. Elle relève du désir partagé de l'un des partenaires pour l'autre. Il s'ensuit l'enchaînement : attractivité, proceptivité, réceptivité et accouplement. Chez les oiseaux, où le dimorphisme est grand, l'attrait sexuel donne dans l'expressionnisme : plumage, couleur, parades pré-nuptiales, chant. Ce dernier, chez le canari, renvoie à un mécanisme subtil. Le réseau neuronal du chant de séduction du mâle se renouvelle chaque année sous l'influence de la testostérone dont la production est déclenchée par l'éclairage printanier. À côté de la vue et de l'ouïe, l'odeur de certaines molécules liées aux hormones sexuelles, surtout chez les mammifères, les primates et l'homme est déterminante dans le rapprochement des partenaires.

Tous ces marqueurs sensoriels convergent et activent les aires hypothalamiques mâle (aire préoptique médiane) et femelle (noyau ventro-médian) présents chez chaque individu. Il déclenche « un bain hormonal » avec la testostérone, l'œstradiol et la progestérone. Mais en synergie se mettent en œuvre les systèmes désirants et l'exaltation dopaminergique. N'oublions pas que la dopamine est « l'âme » du couple désir-plaisir ! Cette dynamique hédonique édifie un comportement dirigé vers la conjugaison sexuelle.

Notre savant rappelle que certaines mœurs concourent à la sélection sexuelle. Ainsi le pénis du mâle, chez la libellule ou agrion, est doté d'une minuscule cuillère qui débarrasse le vagin de la femelle de ses devanciers. Un tel écouvillon offre un avantage évolutif à son porteur. Cette **compétition spermatique** se rencontre dans de nombreuses espèces où l'on retrouve des pénis « tire-bouchon » ou, chez le primate non humain, « hérissés de barbules ». Chez l'homme il n'en est rien, dès lors la monogamie est la meilleure garantie pour protéger la transmission de son génome. Cependant, certains affirment que les femmes peuvent diriger le sperme à l'intérieur de leur corps et l'expulser quand elles ne veulent pas tomber enceintes ou l'aspirer quand elles désirent un enfant. Elles opèrent « un choix secret ». Tel serait le destin du sperme du mari ou de l'amant.

3 — **La monogamie génétique.** Celle-ci s'appuierait sur le dicton « qui se ressemble, s'assemble ». L'attirance sexuelle ne serait qu'une affaire de similitudes de gènes. Cette homogamie expliquerait pourquoi l'homme est sensible à des similarités de caractères incluant : taille, visage, humeur... Un tel mécanisme contrevient, pourtant, au dogme du mélange darwinien. Cependant, pour d'autres caractères comme la résistance aux virus et aux bactéries, c'est la différence génétique qui s'avèrerait attractive et contribuerait, dès lors, à l'enrichissement du génome. Les odeurs, les phéromones, seraient déterminantes tant dans le décryptage des traits semblables (personnalité, moralité, goût ...) que la détection des différences irrésistibles en rapport avec la santé ou la survie (gènes du complexe d'histocompatibilité HLA).

Toutefois, les monogamies s'interpénètrent. Ainsi les antilopes dik-dik représentent un modèle de pure monogamie socio-génétique. Ils vivent toute leur vie avec le même compagnon. Le mâle exerce la fonction de gardiennage. Si l'un des deux partenaires meurt, l'autre mourra de chagrin.

Mais, pour le savant, au-delà d'une attirance génétique, fondée sur l'égoïsme des gènes, il y a, avant tout, le désir et la recherche du plaisir qui mettent en œuvre les systèmes désirants. Dans cette sélection érotique « *peu chaut au mâle* » sa descendance seule compte sa jouissance. Ceci montre combien se dissocie, au cours de la phylogénèse et bien sûr chez l'homme, sexualité et reproduction.

La monogamie qu'elle quelle soit, repose sur **l'attachement**. Ce mécanisme est lié à l'accouplement et au plaisir qu'en retirent les partenaires. Il est à la base de la « fidélité biologique ». Un rongeur, le campagnol, selon qu'il est des prairies, ou des montagnes, en donne le meilleur exemple. Chez le campagnol des prairies, la copulation induit la libération d'une hormone hypothalamique : l'ocytocine. Celle-ci active ses récepteurs distribués sur les systèmes désirants notamment le noyau accumbens riche en récepteurs dopaminergiques. Cette interaction, par la libération de dopamine, contribue à l'émergence du plaisir et est renforcée par la répétition copulatoire. Grâce à ce lien hédonique se fonde l'attachement et la fidélité. De surcroît, chez le mâle, la vasopressine, autre hormone hypothalamique, intervient en synergie avec la testostérone dans la stabilisation du couple et la reconnaissance des petits.

Le campagnol des montagnes présente une mutation des gènes des récepteurs à l'ocytocine. Ceux-ci ne s'expriment plus, dès lors il n'y a plus ni plaisir, ni attachement. Les couples se défont après la copulation et les mâles sont volages.

Mais un autre mécanisme contribue à l'approche de l'autre, celui de **l'empreinte**, phénomène découvert par Lorentz chez l'oie cendrée et étudié par Harlow chez le bébé macaque. L'empreinte concerne de prime abord le plaisir qui sous tend le lien exclusif qui attache le nourrisson à sa mère. Il s'établit, selon les espèces, dans les premières heures ou les premiers jours de la vie. Le savant rappelle que, là aussi, les systèmes désirants et l'ocytocine sont dans le coup. Pour lui, l'empreinte conditionnerait, plus tard, « l'idéal de l'amante ou de l'amant » et la recherche d'un(e) partenaire homogamique.

Il est pertinent d'évoquer ici que les circuits neuronaux impliqués dans le coït chez le mâle sont mêlés et connectés avec ceux intervenant dans l'attaque. Il y a ainsi une cohérence à repousser l'intrus ou l'usurpateur qui s'intéresserait à l'objet de son plaisir. Cette stratégie résulte d'une adaptation des systèmes désirants/opposants. De plus, ces circuits peuvent osciller à tout moment. Alors à l'amour succède la jalousie et la haine et, face à une partenaire non consentante, l'attaque se retourne contre elle et la violence devient viol ...

Puis, notre savant nous entraîne vers la préhistoire. Pour lui, la bascule vers le genre australopithèque n'engendre pas la monogamie et la famille nucléaire. La monogamie apparaît avec le genre *homo* lorsque le cerveau double de poids et passe de 400 à 800 grammes.

Certains critères évolutifs vont forger, chez les primates, **le syndrome monogamique** qui associe un dimorphisme faible et une bipédie intégrale. Il en résulte un basculement des génitalia chez la femme avec dissimulation du sexe. À cela s'ajoute une ovulation cachée et une reproduction différée. Le spectacle intermittent du rut disparaît et la sélection sexuelle s'estompe au profit de l'érotisme. Les attributs des Vénus sculptées par l'homme préhistorique symbolisent cette représentation artistique du désir et du plaisir. De plus, le mâle exprime une agressivité à l'égard de tout intrus ce qui fonde à la fois protection et garantie de fidélité. Enfin, la monogamie survient plus volontiers chez les arboricoles et dans des situations de manque de ressources et d'absence de rivaux ...

Quelques groupes de singes vivent en couple relativement stable (ouistitis, tamarins) où même pratiquent une monogamie implacable (gibbons, siamangs). Nos cousins hominiens, cependant, sont polygines et volages (chimpanzés, orangs-outans) voir de redoutables libertins (bonobos). Ceci fait pressentir que la monogamie n'est pas inscrite dans les gènes de l'homme. D'ailleurs 5 % seulement des mammifères sont monogames.

Venons-en à l'homme paléolithique (*habilis*, *ergaster*, *erectus* puis *sapiens*), ce chasseur-cueilleur acquiert le langage et une conscience supérieure, invente l'outil et établit des campements de base. Il devient capable de compassion et d'empathie et crée des liens sexuels et amicaux. Tout ceci renforce la solidarité familiale et fait le lit de la monogamie.

Pour le savant, la femme est l'héroïne de cet âge d'or. Héritière, par les mammifères, de la viviparité fonction protectrice de l'embryon, elle intervient dans le destin de trois générations : mère, fœtus et cellules germinales de ce dernier. Son rôle est majeur dans l'empreinte parentale. En effet sur les 1300 gènes impliqués dans ce phénomène seulement 4 % porte l'allèle paternel. Elle est, aussi, déterminante dans la transmission génétique des défenses contre les infections et des capacités cognitives. Ceci se voit corroboré par l'hybridation de *homo sapiens* avec *homo neanderthalis* un riche porteur de gènes contrôlant les défenses immunitaires et le développement cognitif y compris le langage. Dans ce métissage, les femmes contribuent à l'expansion de l'homme. Mais face à la domination masculine, la femme, avec

malice, sait imposer sa gestion de la sexualité et de la reproduction. Pour approvisionner ses petits et s'assurer de la fidélité du mâle, elle est susceptible de pratiquer « la grève du sexe » et ôter à l'homme son vieux rêve d'une hérédité purement paternelle. Ceci sera repris plus-tard par Aristophane avec la force d'âme de Lysistrata. Enfin, avec l'allongement de la vie, les grands mères viennent conforter le couple en se consacrant à l'élevage des petits.

À cet âge d'or succède la nouvelle vie avec le **néolithique** ou de chasseur-cueilleur, *homo sapiens* devient prédateur. Il est sédentaire et cultivateur. Ainsi, naissent propriété, inégalités sociales et, avec le métal, les armes et la défense de territoire. Des chefs mâles s'arrogent le pouvoir en particulier celui de la domination sur la femme et la production d'enfants. Les familles sont plus étendues que nucléaires.

Dans une dernière partie, notre savant traite du **mariage** avec ses fugues et ses variations. De l'antiquité au mariage chrétien, la domination masculine s'exprime par l'échange, la vente, le rapt et l'exploitation des femmes. Quelques atténuations surviennent parfois. Ainsi le code d'Hammourabi prévoit des indemnités pour les femmes injustement répudiées. Mais Saint Paul, père fouettard, met en exergue le « *Taceat mulier* ». Grecs et Romains font déjà prévaloir la famille et lient la descendance à l'épouse légitime. Ils insistent sur la communauté affective des époux qui relie corps et esprits.

L'instauration, dans le catholicisme du sacrement du mariage « lien indissociable et transcendant » ne cessera de créer polémique au travers des siècles. À la suite des « Lumières » en 1792, l'Assemblée constituante laïque l'état civil et instaure le divorce. Ce dernier « *sacrement de l'adultère* » sera aboli en 1816 sous la Restauration puis rétabli en 1884 (*Loi Naquet*) et le divorce par consentement mutuel sera voté en 1975 ainsi que la dépénalisation de l'adultère.

Ces palinodies législatives traduisent les évolutions sociétales sur la valeur et le fondement du mariage. Le xx<sup>e</sup> siècle a vu s'éteindre progressivement le mariage bourgeois considéré souvent comme un écran à des liaisons dites coupables... À la suite de Freud qui tend à ramener l'amour à des pulsions, le mariage conventionnel est entré dans « *une lente agonie* »... La contraception a accéléré la libération sexuelle et l'égalité des sexes est devenue une exigence. Le savant, cependant, réfléchit sur le sens du couple amoureux et de sa durée qui varie du jour à l'éternité. Ainsi, fait-il ressortir que le couple réalise « un face-à-face de deux psychés qui implique un échange de sens avec l'autre ». Pour lui, la psyché englobe l'état et l'acte et l'état amoureux précède l'acte : l'amour. Cette dynamique correspond à *l'état central fluctuant*.

Il s'interroge, sur la définition du mot amour et retient, de façon platonicienne, la référence « *à ce qu'on a pas, ce qu'on est pas, voilà les objets du désir et de l'amour* ». Il différencie le simple manque lié au besoin de l'autre, commun à beaucoup d'animaux, et l'absence propre à l'homme source de souffrance. Mais il indique que la possession de l'être désiré engendre l'ennui. L'édification du couple, par analogie à la construction du soi du nourrisson, se fera en référence de l'existence de l'autre.

Dans le couple monogame il est nécessaire que s'établisse un équilibre entre l'affectif et l'économique, l'amour et l'argent. D'une façon générale, les hommes seraient sensibles à la beauté, au soutien affectif et sexuel, les femmes au capital économique.

La paix dans un couple est toujours fragile. La régulation du désir de l'autre est déterminante. Les conduites qui s'y opposent doivent être inhibées. Les réseaux neuronaux du coït, nous l'avons vu, sont mêlés avec ceux de l'attaque. La mise en œuvre de l'accouplement doit normalement contrecarrer la violence. Mais la mécanique peut se gripper et l'émergence de conflits se faire jour brutalement ou au moins dans un premier temps par des « défections secrètes ».... Ces situations conflictuelles, précédant séparation, adultère ou divorce, sont génératrices de jalousie. Celle-ci dans sa forme grave, dite noire, correspond à un dysfonctionnement sévère du couplage systèmes désirants-ocytocine.

Un dernier point soulevé par le savant concerne la revendication moderne de liberté et d'autonomie au sein du couple et, à ce propos, il fait ressortir le merveilleux mais les dangers de la fusion-passion.

En définitive, le récit de notre savant se situe « d'un musée à l'autre ». De perplexe à Londres devant « *les Époux Arnolfini* » de Jan Van Eyck, et surtout de la « trop belle image » de son épouse Marguerite, il se rassure au musée Fin de Siècle à Bruxelles devant le « *Nu à Contre-jour* » de Pierre Bonnard. Marthe Bonnard, la future Madame Bonnard, apparaît pleine de sensualité « plus belle que jamais et immortelle dans sa nudité ». Aucun doute là sur « la force tranquille du désir »

Cette analyse critique sur les bases naturelles du couple est passionnante et demeurera une référence majeure.

Bernard BIOULAC

### Séance du 22 novembre 2016

**Cahen C, Van Wijland J. *Inventer le don de sperme. Entretiens avec Georges David, fondateur des CECOS. Éditions Matériologiques, 2016***

J'ai le très grand plaisir de vous présenter, ce jour, le livre intitulé « Inventer le don de sperme » et sous-titré « Entretiens avec Georges David, fondateur des CECOS », livre dont les auteurs sont Fabrice Cahen, historien, chargé de recherches à l'Institut nationale d'études démographiques (INED) et Jérôme Van Wijland, le dévoué directeur de la bibliothèque de l'Académie nationale de médecine.

Ce livre, que j'ai lu et relu avec le plus grand intérêt, relate la création des Centres d'étude et de conservation des œufs et du sperme humain et leur évolution, de l'aube des années 70 à nos jours. Il ne cache rien des difficultés et des oppositions rencontrées. Le moins que l'on puisse dire est qu'il fallut à son père fondateur pour les surmonter beaucoup d'intelligence, de persévérance, d'entregent et... de diplomatie.

Pour conter ces tribulations, les auteurs ne se sont pas contentés d'interroger Georges David. Ils ont également interrogé d'autres médecins de disciplines variées,

biologistes de la reproduction, histologistes, généticiens, andrologues, neuropathologistes, qui ont travaillé avec Georges David ou l'ont côtoyé, à un moment ou à un autre de son parcours, ce qui contribue à parfaire le tableau.

C'est en 1969 que Georges David s'installe à l'Hôpital de Bicêtre avec pour mission de faire des recherches sur l'infertilité masculine. Très vite, il est frappé, d'une part par la détresse des hommes chez qui l'on découvre une azoospermie qui ne peuvent concevoir alors qu'ils ont un comportement sexuel normal, d'autre part par la rareté de ceux qui s'intéressent à la stérilité masculine, activité laissée presque totalement en jachère à cette époque, livrée à quelques médecins presque marginaux. Plus rares encore étaient ceux qui pratiquaient l'insémination avec donneur, technique entraînant de fortes réticences et condamnée par la médecine officielle. Elle n'était faite, discrètement, que dans trois services hospitaliers à Paris : à Broca par Raoul Palmer, à Bichat par Jacques-Henri Ravina, à Necker par Albert Netter. En clientèle, d'autres gynécologues en faisaient mais dans la clandestinité et de façon artisanale, le plus souvent sans la moindre enquête préalable concernant les donneurs. Choisis pour leur jeunesse et leur aspect vigoureux, les donneurs occasionnels, habituellement célibataires sans enfants, jeunes étudiants ou pompiers, étaient rétribués. Ancien acteur de la transfusion sanguine, Georges David estime alors que ce système est inadmissible et ne peut plus durer. Il décide d'appliquer au don de sperme le modèle du don de sang comportant anonymat et gratuité, en lui adjoignant la notion de don de couple à couple, misant sur la générosité humaine. Les donneurs doivent avoir un enfant, avoir un caryotype normal et ne présenter aucune pathologie héréditaire apparente. La receveuse doit vivre en couple. D'emblée, il insiste sur deux aspects particuliers qui lui sont chers : l'intérêt d'entretiens psychologiques tant lui semble fragile la psychologie des couples stériles et la nécessité d'une évaluation performante pour laquelle il établit des liens très forts avec l'équipe de Daniel Schwartz, fondateur de l'épidémiologie médicale en France. L'idée était excellente, encore fallait-il trouver des appuis pour la mettre en œuvre. Pour ce faire, grâce à Denys Pellerin qui fut son conseiller, il rencontre le ministre de la santé, Michel Poniatowski, qui se montre très vite enthousiaste, puis Madame Veil, qui succède à ce dernier. Elle est également favorable, sous réserve que le CECOS reste une association loi 1901 et que soit constitué un conseil d'administration bien équilibré représentant les diverses sensibilités alors très vives et que ce dernier soit présidé par une personnalité d'envergure, en l'occurrence Robert Debré. De fait, en janvier 1973, les statuts du Centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme humain comme association loi 1901 sont déposés, les deux applications initiales étant l'auto-conservation avant vasectomie contraceptive et les traitements par radiothérapie ou chimiothérapie pouvant provoquer une stérilité, mais aussi d'autres indications plus rares telles les quadriplégies d'origine accidentelle. Georges David s'entoure de plusieurs collaborateurs, hommes et femmes, avec lesquels le lient des affinités scientifiques et culturelles, dont l'un des premiers est notre confrère Pierre Jouannet. En pratique, les questions à régler sont multiples. Il s'agit, entre autres, d'éviter une consanguinité naturelle en limitant le nombre de

donneurs, véritable hantise de nombreux couples, de préserver l'anonymat des donneurs et de couper tout lien entre donneur et couple receveur, de prendre garde à l'aspect phénotypique qui ne doit pas être trop différent entre le couple et le donneur, de s'assurer que les groupes sanguins ne sont pas incompatibles, enfin d'éviter que donneurs et receveuses aient en commun certains antécédents familiaux fâcheux tels qu'un diabète par exemple.

Peu à peu, sur le modèle de Bicêtre, d'autres centres vont essaimer en France sous l'autorité de spécialistes d'horizons différents qui apportent innovation et diversité tout en s'engageant à respecter strictement les mêmes pratiques afin d'en permettre l'évaluation annuelle. En 1982, se crée une Fédération française des CECOS qui recense les centres autorisés. Mais ce n'est qu'en 1994 que survient une nouvelle étape mettant fin au régime associatif : l'intégration hospitalière des centres qui deviennent des unités fonctionnelles au sein de services de biologie de la reproduction, évolution voulue et heureuse pour les uns qui y voient un aboutissement, évolution redoutée par d'autres qui y voient un frein à la possibilité d'innover. Georges David estime, quant à lui, que cette intégration réalise en quelque sorte le couronnement de l'histoire des CECOS. Dernière et heureuse évolution en date à laquelle, bien qu'à la retraite, Georges David s'est montré très favorable, a lieu l'élection d'une femme à la présidence de la Fédération française, Madame Nathalie Rives, membre correspondant de notre Compagnie qui a organisé l'excellente séance d'aujourd'hui et nous a fait le point sur la vie des CECOS et de la Fédération française. On doit reconnaître qu'il s'agit là d'une réussite magistrale.

Cependant, on ne doit pas se dissimuler que les deux conditions majeures édictées par les CECOS, l'anonymat et la gratuité des dons, qui ont fait et font encore toute l'originalité de la position française et ont évité à ce jour, dans notre pays, la dérive commerciale observée dans les pays anglo-saxons où les donneurs sont proposés sur catalogue, sont particulièrement menacées. La procréation médicalement assistée dans les couples homosexuels féminins ouvrira une brèche à laquelle il sera de plus en plus difficile de résister.

Mais, en dehors de ce thème central, ce livre conte aussi l'aventure surprenante d'un jeune garçon qui, se destinant à être médecin généraliste à la campagne, se retrouve être, à la fin de sa carrière, à la suite de l'enchaînement improbable d'une série d'opportunités successives, qu'il a eu l'intelligence et la capacité de saisir, l'un des sages indiscuté de notre Compagnie. Tout commence lorsqu'il effectue un stage d'externe en pédiatrie, à l'Hôpital de la Salpêtrière, sous la férule d'une interne en fin d'internat, à la très forte personnalité, Madame Thérèse Boreau, qui l'initie à toute une série de petits gestes particulièrement délicats et répétitifs sur le nouveau né. Enceinte, elle se repose de plus en plus sur lui et, à la fin de son internat, devant prendre en charge les consultations consacrées aux incompatibilités fœto-maternelles Rhésus à la maternité de l'hôpital Saint-Antoine dans le service du professeur Maurice Lacomme, elle demande à Georges David s'il veut bien l'accompagner. Il accepte d'autant plus volontiers qu'un stage en maternité lui paraît nécessaire à un médecin généraliste devant s'installer à la campagne. À deux pas de



la maternité, se trouvait le Centre de transfusion sanguine, dirigé par Arnaud Tzank qui assurait à la fois la biologie et les traitements dont les exsanguino-transfusions réservées aux maladies hémolytiques du nouveau-né. Ce secteur était sous la responsabilité d'un jeune chef de clinique, Sylvain Buhot. Très occupé, celui ci confie à Georges David les exsanguino-transfusions qui avaient lieu le plus souvent la nuit, en urgence. Puis-je dire que c'est à cette occasion que j'ai réellement connu Georges David, dans une clinique de Neuilly, où tout au long d'une nuit mémorable, il s'est efforcé de faire survivre, avec succès, grâce à un traitement qu'il avait mis au point, un nouveau-né atteint d'un anasarque fœto-placentaire gravissime que je venais de mettre au monde. Je me souviens de notre indicible joie quand, à l'aube, l'enfant vivant semblait avoir l'avenir devant lui. Hasard de l'existence, en 1956, Sylvain Buhot, spéléologue averti, se tue au fond d'une grotte et notre ami Georges est amené à prendre la responsabilité du service de transfusion sanguine de Saint-Antoine. Se produit alors un nouveau rebondissement dans sa vie. Pierre Petit, chef du service de chirurgie pédiatrique de l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul, avait besoin d'un médecin capable de réanimer et d'équilibrer les nouveau nés qu'il opérait, science tout à fait nouvelle et balbutiante à l'époque. Il se trouve que le mari de Madame Boreau, était attaché dans le service de chirurgie pédiatrique et recommande Georges David à son patron qui l'embauche sur le champ. Et Georges David se forme, devient réanimateur du service et prend la responsabilité d'un petit centre de transfusion à Saint-Vincent-de-Paul. Puis, nouvelle opportunité, le professeur Lacomme se demandant si, à l'instar des incompatibilités sanguines, des incompatibilités homme-femme ne pouvaient pas être à l'origine de l'infertilité de certains couples, demande à Georges David de creuser la question et l'adresse pour ce faire au professeur Antoine Giroud, professeur d'embryologie à la faculté de médecine de Paris, qui dispose d'une animalerie aux Saints Pères, lequel confie notre ami Georges à l'un de ses agrégés, le professeur Tuchmann-Duplessis, dont il devient l'assistant, puis le chef de travaux pratiques, assurant ainsi l'enseignement de l'embryologie. Georges David découvre qu'en fait d'anticorps existent dans le sperme de grosses et fréquentes anomalies, largement ignorées en ces temps, anomalies qu'il s'efforce avec rigueur, méthode et succès de classifier. Agrégé en 1966 et Hospitalo Universitaire, il est nommé à l'Hôpital Bicêtre en 1969 où il crée, nous l'avons vu, le CECOS.

En résumé, ce livre réussit à être à la fois éminemment sérieux, passionnant et distrayant. Sérieux, car il aborde un sujet de société qui côtoie la morale, l'éthique, l'intime, ce qu'il y a de plus profond en nous. Passionnant, car il ouvre un chapitre de l'histoire de la médecine sur les différents modes de procréation. Distrayant, car il fourmille d'anecdotes, telle celle de Georges et de son épouse, sage femme, se relayant pour accoucher, la nuit, dans la baignoire de leur appartement, des lapines afin de les empêcher de dévorer immédiatement leurs rejetons malades qu'ils voulaient absolument étudier. Nous sommes loin de la limitation du temps de travail et du repos compensateur. Je suis persuadé que vous partagerez l'agrément que j'ai éprouvé à lire d'une seule traite cet ouvrage de 114 pages.

Roger HENRION

